Emilio BOSSI



JÉSUS-CHRIST N'A JAMAIS EXISTÉ



10 Centimes



ÉDITIONS DE LA LIBRAIRIE INTERNATIONALE D'ÉDITIONS SOCIOLOGIQUES

74-76, Rue Compans, PARIS 19e

—

1914

Emilio BOSSI



JÉSUS-CHRIST N'A JAMAIS EXISTÉ



10 Centimes



ÉDITIONS DE LA LIBRAIRIE INTERNATIONALE D'ÉDITIONS SOCIOLOGIQUES
74-76, Rue Compans, PARIS 19e

— 1914 —



JÉSUS-CHRIST
N'A JAMAIS EXISTÉ



Aucun historien contemporain n'a parlé de ce personnage



L'histoire n'a conservé sur Jésus-Christ aucun document, aucun témoignage, aucune preuve qui établisse la réalité de sa personne, la vérité de son existence humaine.

Jésus n'a laissé aucun témoignage

Lui-même n'a jamais rien écrit (1).

A la vérité, Socrate non plus n'a rien écrit, s'étant contenté du seul enseignement oral. Mais entre Socrate et le Christ, il y a trois différences capitales : la première est que Socrate n'enseigna rien qui ne fût rationnel, ou mieux encore, humain, tandis que le Christ, à peu

(1) La prétendue lettre de Jésus au roi Abgar est une fraude pieuse; cela est démontré. Origène et saint Augustin la répudient nettement, et ils déclarent que le Christ n'a rien écrit. Du reste, l'Eglise elle-même le reconnaît puisqu'elle n'a pas mis cette lettre au premier rang des documents canoniques, et elle aurait eu un inté-

de vérité humaine, mêla beaucoup de fables merveilleuses ; la seconde est que Socrate apparaît dans l'histoire uniquement comme un être naturel, tandis que le Christ n'a été et n'est connu que comme un être surnaturel ; la troisième est que Socrate eut pour disciples des personnages historiques qui rendent témoignage de son existence, — tels que Xénophon, Aristippe, Euclide, Phédon, Eschine et le divin Platon, — tandis que de tous les prétendus disciples du Christ, il n'en est pas un qui nous soit connu autrement que par les documents suspects de l'Eglise, comme fut connu leur Maître.

Si donc, du fait que Socrate n'a rien écrit, on ne peut conclure qu'il n'ait jamais existé, la conclusion de la non-existence de Jésus s'impose, au contraire, à titre de présomption, du fait que ce dernier, vivant cinq siècles plus tard, n'a laissé aucune écriture.

Il n'existe aucun témoignage écrit sur Jésus, hors les évangiles qui sont sans autorité

Il y a, du reste, mieux à dire. Non seulement le Christ n'a rien écrit lui-même, mais on n'a rien écrit sur son compte.

Citerez-vous la Bible ? Elle ne peut pas nous fournir

rêt capital à le faire si une telle pièce avait présenté quelque caractère d'authenticité. On peut dire la même chose des prétendues lettres de Pilate à Tibère. (NOTE DE L'AUTEUR.) — Ajoutons que cette fabrication de documents par les chrétiens, ces « fraudes pieuses », prouvent le manque de documents authentiques. S'il y en avait eu de vrais, on n'aurait pas eu besoin d'en faire de faux. (NOTE DU TRADUCTEUR).

la preuve que le Christ ait été un personnage réel (1), et même elle nous fournit force preuves contraires ; au vrai, elle est d'un bout à l'autre la preuve de la non-existence de Jésus.

Silence étrange de tous les historiens Juifs ou Païens

En dehors de la Bible, aucun auteur profane, parmi tous ceux qui auraient été ses contemporains, ne nous a transmis à son sujet le moindre renseignement.

Flavius Josèphe, Tacite, Suétone et Pline font tout juste mention du Christ. Mais les textes des deux premiers ont été interpolés et falsifiés; quant aux deux

(1) M. Ch. Guignebert, chargé du cours d'histoire des religions à la Sorbonne, dit : « Tout le monde, ou à peu près, avoue aujourd'hui que nos Evangiles ne sont pas des *histoires* de Jésus et de ses premiers disciples, mais seulement des biographies édifiantes, où les épisodes sont choisis et arbitrairement disposés pour encadrer des enseignements. On admet généralement que chacun des trois évangélistes a eu son *but particulier, en vue duquel il a organisé sa narration.* » (*Manuel d'histoire ancienne du christianisme*, p. 40). Ce sont là des dispositions bien peu compatibles avec la véracité de l'historien. — Et le même savant professeur dit encore : « Le christianisme rapporte son origine à Jésus-Christ. La tradition orthodoxe prétend posséder son histoire humaine dans les Evangiles, mais nous savons qu'ils ne nous ont conservé que des témoignages lointains, indirects, souvent contradictoires, toujours arbitrairement ordonnés, tout à fait étrangers au souci de la prédiction et de la vérité objective... On a pu très sérieusement se demander si tout ce que nous savons de Jésus n'était par légendaire, si son existence même ne devait pas être rejetée parmi les mythes.» (*Man. d'hist. anc. du christianisme*, pp. 156-157). — M. Guignebert, il est vrai, admet encore l'existence de Jésus, mais il constate que *les études critiques sur les affirmations évangéliques sont d'autant plus négatives dans leurs conclusions qu'elles sont plus scientifiquement conduites* (p. 156). (NOTE DU TRADUCTEUR.)

autres, ils n'ont parlé de lui qu'étymologiquement, pour désigner la superstition chrétienne qui lui avait emprunté son nom et la secte attachée à cette superstition. Ces écrivains, d'ailleurs, n'ont pas connu le Christ; ils ne se portent pas garants de son existence; ils ont écrit longtemps après la date à laquelle le Christ aurait vécu, et ils ne parlent que d'après des manifestations passagères qui attesteraient plutôt la non-existence.

Ernest Renan, le plus grand des historiens critiques de Jésus, qui a eu le tort de présenter sa *Vie de Jésus* comme une biographie, alors qu'elle n'est qu'un ingénieux roman, est pourtant obligé de remarquer le silence de l'histoire sur son héros. « Les pays grecs et romains n'entendirent pas parler de lui; son nom ne figure dans les auteurs profanes que cent ans plus tard, et encore d'une façon indirecte, à propos des mouvements séditieux provoqués par sa doctrine ou des persécutions dont ses disciples furent l'objet. Dans le sein même du judaïsme, Jésus ne fit pas une impression bien durable. Philon, mort vers l'an 50, n'a aucun soupçon de lui. Josèphe, né l'an 37, et écrivant sur la fin du siècle, mentionne son exécution en quelques lignes (1), comme un événement d'une importance secondaire (2); dans l'énumération des sectes de son

(1) Renan ici ajoute une note pour avertir que le passage de Josèphe a été *altéré par une main chrétienne*. Pourquoi seulement *altéré*? Il a été INTERPOLÉ. (NOTE DE L'AUTEUR).

(2) Josèphe était un historien juif, né en l'an 37 (donc 4 ans après la mort prétendue de Jésus). Il a laissé un ouvrage appelé : *Antiquités judaïques*. Au livre XVIII, chapitre III, de ces *Antiquités*, on trouve le passage suivant : « Dans ce même temps naquit Jésus, homme sage, *si toutefois on peut l'appeler un homme*, car il accom-

temps, il omet les chrétiens. Juste de Tibériade, historien contemporain de Josèphe, ne prononçait pas le nom de Jésus. La *Mischna*, d'un autre côté, n'offre aucune trace de l'école nouvelle ; les passages des deux Gémares où le fondateur du christianisme est nommé

plit des œuvres admirables enseignant à ceux qui l'aimaient à s'inspirer de la vérité. Non seulement il fut suivi par beaucoup de juifs, mais aussi par des Grecs. C'était le Christ. Les principaux de notre nation l'ayant accusé devant Pilate, celui-ci le fit crucifier. Ses partisans ne l'abandonnèrent pas après sa mort. *Vivant et ressuscité, il leur apparut le troisième jour, comme les saints prophètes l'avaient annoncé, pour faire mille autres choses miraculeuses.* La société des chrétiens qui subsiste encore aujourd'hui a reçu de lui son nom. » Tel est le seul passage *profane* en faveur de Jésus. Or, est-ce là ce qu'aurait écrit un historien juif, tel que le juif Josèphe? Non, un juif n'aurait pu tenir un pareil langage qui fait de Jésus un Dieu, et un Dieu ressuscité. C'est un chrétien qui a rédigé ce texte et qui l'a introduit, par *interpolation* ou intercalation, dans une copie de l'ouvrage historique de Josèphe. A l'endroit où il se trouve, ce passage interrompt brusquement la suite du récit de Josèphe. Rien ne l'appelle. On sent que c'est un morceau ajouté après coup. Perdu au milieu d'un chapitre qui raconte les amours d'une dame romaine et un châtiment infligé au peuple de Jérusalem, sans lien aucun avec le contexte, il est considéré par la critique moderne non seulement comme *altéré*, mais comme absolument *interpolé*. Le seul texte d'écrivain profane que cite Renan et que l'on puisse citer est donc une pieuse fraude chrétienne.

Saint Justin, Tertullien, Origène, saint Cyprien, ont souvent cité l'historien Josèphe dans leurs polémiques contre les juifs et les païens. Jamais ils n'ont invoqué à leur avantage ce texte de Josèphe. C'est donc qu'il n'avait pas été intercalé dans les copies qu'avaient en mains ces défenseurs du christianisme et que la *fabrication* est postérieure. Bien plus, Origène dit expressément que l'historien Josèphe ne reconnaissait pas Jésus pour le Christ (*Contre Celse*, liv. I, p. 47). Il n'eût pas pu le dire, si le passage cité avait été, de son temps, dans l'œuvre de Josèphe.

Le seul texte d'écrivain profane que cite Renan et que l'on puisse citer est donc une pieuse fraude chrétienne. (Note du traducteur.)

n'ont pas été rédigés avant le quatrième ou le cinquième siècle. » (1).

Un auteur juif, Juste de Tibériade, qui avait fait une histoire des Juifs, de Moïse à l'an 50 de l'ère chrétienne, ne prononçait pas même, au dire de Photius, le nom de Jésus.

Juvénal, qui poursuivit de sa satire les superstitions de son temps, parle des Juifs, mais il ne s'occupe pas plus des chrétiens que s'ils n'existaient pas (2).

Plutarque, né 50 ans après le Christ, historien minutieux, qui n'aurait certes pas ignoré Jésus-Christ et ses gestes, s'ils s'étaient réellement produits, n'a pas, dans ses nombreux ouvrages, un seul passage qui fasse une allusion quelconque au chef de la secte nouvelle ou à ses disciples.

César Cantu, pour qui la foi la plus aveugle, indigne d'un historien, est un voile épais sur les yeux, et qui en vient à tenir pour faits historiques les plus absurdes légendes du christianisme, s'avoue déconcerté par le silence de Plutarque ; il dit tristement que « Plutarque demeurait attaché à sa foi aux divinités païennes comme si aucune voix encore n'avait menacé leurs autels..... et que, par suite, dans tant d'ouvrages de morale qu'il écrivit, il ne voulut jamais dire un mot des chrétiens (3) ».

Sénèque, qui, par ses écrits remplis de ces sentences qui donnèrent corps et vie au christianisme, fit penser

(1) Renan, *Vie de Jésus*, ch. XXVIII.
(2) Stefanoni, *Dictionnaire Philosophique*, au mot *Jésus*.
(3) César Cantu, *Histoire universelle*, Ep. VI, 2e partie.

qu'il avait été lui-même chrétien ou qu'il avait eu des relations avec des disciples du Christ, dans son livre sur les *Superstitions*, perdu ou détruit, mais que saint Augustin nous a fait connaître, ne dit pas un mot du Christ et, quand il parle des chrétiens déjà répandus en diverses parties de la terre, il ne les distingue pas des Juifs, qu'il appelle une nation abominable (1).

Silence de Philon

Mais c'est surtout le silence de Philon sur Jésus qui a une importance décisive.

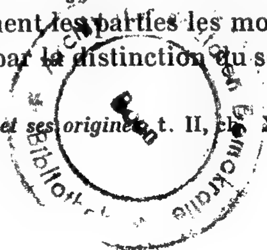
Philon, qui avait déjà 25 ou 30 ans lorsque Jésus aurait dû naître et qui mourut plusieurs années après la date à laquelle ce dernier aurait dû mourir, ne sait rien et ne dit jamais rien de Jésus-Christ.

C'était un homme docte, qui s'occupa spécialement de religion et de philosophie. Il n'aurait assurément pas négligé de citer Jésus, qui était de son pays et de sa race, si Jésus avait paru sur la terre et s'il avait accompli une si grande révolution dans l'histoire de l'esprit humain.

Une circonstance singulière rend encore plus significatif le silence de Philon : c'est que tout l'enseignement de Philon peut se dire chrétien, à ce point que Havet n'a pas hésité à l'appeler un « vrai Père de l'Eglise ».

Philon, en effet, s'efforça d'unir le judaïsme et l'hellénisme, en interprétant habilement les parties les moins nobles de l'Ancien Testament par la distinction du sens

(1) Ernest Havet, *le Christianisme et ses origines*, t. II, ch. XIV.



littéral et du sens allégorique, et en pénétrant la religion juive du mysticisme des néoplatoniciens alexandrins. C'est ainsi qu'il constitua une doctrine platonicienne du *Verbe* ou *Logos*, qui a beaucoup d'affinité avec celle du quatrième Evangile, et dans cet Evangile le *Logos*, c'est précisément le Christ.

N'est-ce pas là une circonstance révélatrice ?

Philon vit dans le temps où l'on a placé l'existence du Christ ; il est déjà célèbre avant que le Christ naisse ; il meurt plusieurs années après le Christ ; il accomplit à l'égard du judaïsme la même transformation, la même hellénisation, la même platonisation qui fut l'œuvre des Evangiles, et spécialement du quatrième ; il parle du *Logos* ou du *Verbe* exactement comme le quatrième Evangile ; et pourtant il ne nomme pas une seule fois le Christ ! Jamais, dans aucun de ses nombreux ouvrages !

N'y a-t-il pas là la preuve que Jésus-Christ ne fut pas un personnage historique et réel, mais une création mythologique et métaphysique, à laquelle contribua plus que tous Philon lui-même, qui écrivit comme un chrétien sans rien savoir encore de ce nom de chrétien, qui parla du Verbe sans connaître le Christ, et qui enseigna une doctrine identique à celle que l'on a attribuée au Christ sans même soupçonner l'existence du Christ ?

Si Philon a pu parler du Verbe et écrire comme un chrétien avant le Christ, sans rien savoir et sans rien dire du Christ, n'est-ce pas la démonstration que le christianisme se produisit sans le Christ, par les œuvres précisément de ce même Philon, qui ne dit pas un seul

mot de la personnalité humaine, de l'existence matérielle et historique de Jésus-Christ ?

Non, Jésus n'a pas existé ; car, s'il avait existé, Philon n'aurait pas pu ne pas parler de lui.

Philon, le Platon juif-alexandrin, contemporain du Christ, cite tous les événements et tous les grands personnages de son temps et de son pays, sans même oublier Pilate ; il connaît et décrit avec force détails la secte des Esséniens, qui vivaient aux environs de Jérusalem et sur les rives du Jourdain ; sous le règne de Caligula, il fut envoyé à Rome pour défendre les Juifs, et cela fait supposer en lui une connaissance exacte des choses et des hommes de sa nation ; immanquablement, si Jésus avait réellement existé, il aurait été obligé d'en faire au moins mention.

Le silence de tous les historiens ne peut s'expliquer que par la non-existence de Jésus.

Ce silence de tous les écrivains contemporains sur Jésus-Christ n'a pas été pris, jusqu'à présent, en considération autant qu'il conviendrait pour l'intérêt de la vérité historique (1).

(1) M. Stéphane Servant, dans une étude de la *Revue intellectuelle* (juin 1908), à propos de l'ouvrage du docteur Binet-Sanglé sur la *Folie de Jésus*, a excellemment noté l'importance de ce silence des historiens sur Jésus, et surtout en ce qui concerne Philon, il dit :

« *Ce qui paraît tout à fait extraordinaire dans l'énigme de Jésus-Christ, c'est que pas un seul auteur contemporain, pas même un auteur juif, n'en ait dit un mot. Philon qui vécut en même temps que lui, qui mourut après lui, qui était en relation avec Jérusalem et les*

Même les écrivains d'esprit libre ont passé avec trop de hâte et de légèreté sur cette constatation.

J. Salvador (1) explique *facilement* (c'est son mot) un tel silence, par ce fait que le fils de Marie ne laissa à Jérusalem que de faibles traces. Stefanoni (2), pour pouvoir l'expliquer, réduit la naissance et la vie de Jésus à de si mesquines proportions que ce n'est plus qu'un événement très vulgaire.

Ces explications sont trop inadéquates.

Nous ne connaissons qu'un seul Jésus, celui des Évangiles et des *Actes des Apôtres*. Or, non seulement ce personnage n'aurait pas laissé à Jérusalem d'aussi « faibles traces » que le prétend Salvador; non seulement sa vie n'aurait pas été réduite aux « mesquines

pèlerins qui s'y rendaient chaque année pour Pâques, Philon, qui décrit les sectes juives, Flavius Josèphe, qui s'étend sur les plus obscures parmi ces dernières, ignorent le Christ. Figurez-vous quelque catholique à la façon de l'abbé Loisy, quelque libre penseur à la façon de Renan, entreprenant avec le souci d'exactitude historique un ouvrage sur les sectes actuelles de l'Eglise romaine en France, et supposant qu'il existât de nos jours, oubliant de mentionner précisément l'Homme-Dieu. Ajoutez à cela que, suivant l'Evangile, cet Homme-Dieu ne s'est pas glissé obscurément sur la route de l'histoire, mais y fut accompagné d'un cortège de miracles et d'évènements inouïs, que le massacre des Innocents, la venue des Rois Mages, sont les moindres faits se rapportant à sa naissance pour laquelle le Ciel des annonciateurs et la Terre des rédempteurs furent bouleversés, et tâchez de comprendre. Hors des historiens juifs, même silence. Pas un seul contemporain de Jésus, pas un, n'en a entendu parler : il y a là quelque chose d'inouï. S'il y avait un miracle réel dans la vie réelle de cet homme, le plus miraculeux serait celui d'une pareille omission. »

(1) J. Salvador, *Jésus-Christ et sa doctrine*, t. I, liv. 2.

(2) Stefanoni, *Dictionnaire philosophique* et *Histoire critique de la superstition*, vol. II, ch. I.

proportions » que suppose Stefanoni; mais, tout au contraire, la vie du Christ, à en croire la Bible, se serait déroulée avec un retentissement si extraordinaire que jamais aucune vie humaine n'en aurait eu de semblable.

La personnalité du Christ aurait donné lieu à des tumultes publics, à une arrestation, à un procès, à un drame judiciaire suivi d'une mort tragique ; elle aurait accompli tant et de tels prodiges, et si merveilleux, — visites des anges, apparitions d'étoiles qui marchent pour indiquer le lieu de sa naissance aux rois qui venaient d'Asie lui apporter leurs hommages, massacre des innocents, dispute avec les docteurs à l'âge de douze ans, multiplication des pains, changement de l'eau en vin, guérison des malades, résurrection des morts, domination des éléments et des ténèbres, tremblement de terre à la suite de sa mort, et sa propre résurrection — tant et tant que les plus indifférents auraient été forcés de s'en émouvoir, que l'univers entier, sur l'heure, en aurait eu immanquablement connaissance, et que la curiosité des chroniqueurs, des annalistes, des historiographes n'aurait pas pu ne pas s'y intéresser.

Quand il s'agit d'un tel personnage et de tels événements, le silence de l'histoire est absolument inexplicable, invraisemblable, déconcertant. Et c'est ce que M. Auguste Dide a remarqué avec raison :

« Une pareille ignorance, une inattention si dédaigneuse, déjà bien inexplicable s'il s'agissait seulement d'une manifestation historique ayant abouti à des tumultes, à des troubles violents, à une arrestation, à un drame judiciaire suivi de mort, devient (si on croit

à la vérité des apologies évangéliques) tout à fait invraisemblable et stupéfiante. Car elle s'appliquerait aux faits les plus prodigieux, à des événements non seulement dignes de la curiosité et des commentaires des annalistes, mais qui devaient préoccuper l'intelligence et la conscience des spectateurs les plus indifférents et les plus distraits par nature... Et nul n'en sait rien? Pas un mot chez l'historien juif contemporain. Flavius Josèphe, qui raconte les plus menus détails de l'histoire de ce temps-là; pas un mot dans Tacite, dans Suétone, dans les historiens grecs ou latins! (1) ».

(1) « La tentative de faire rentrer dans l'histoire, d'arracher aux brouillards de la théologie une personnalité qui, jusqu'à l'âge de trente ans, est absolument inconnue et qui, à partir de cet âge, apparaît au milieu des miracles, tantôt absurdes et tantôt ridicules, est une tentative si difficile qu'on peut, *a priori*, la déclarer impossible. » (Dide, *la Fin des Religions*.)

Ernest Havet, dans son grand ouvrage : *Le Christianisme et ses origines*, sans aller jusqu'aux conclusions de la critique actuelle sur la non-existence de Jésus, exprime ses doutes. Il dit : « Socrate est une personne réelle, et Jésus est un personnage idéal. Nous connaissons Socrate par Xénophon et Platon, qui l'ont connu; ils écrivent sur lui dans Athènes, pour les Athéniens, au milieu desquels s'est passée sa vie, et ils écrivent au lendemain de sa mort. On verra au contraire que ceux qui nous ont parlé de Jésus ne le connaissaient pas, et s'adressaient à des hommes qui le connaissaient encore moins; qu'ils ont écrit à plus d'un demi-siècle de distance, dans des pays qui n'étaient pas le sien, en une langue qui n'est pas la sienne. Ils n'ont écrit qu'une légende : Jésus est un personnage historique qui n'a pas d'histoire. J'ai déjà développé ailleurs cette idée et je prie qu'on me permette de me répéter : « Socrate est, comme on dit, percé à jour. Nous connaissons sa figure et son nez retroussé. Nous n'ignorons ni sa femme Xanthippe, ni l'humeur de Xanthippe. Nous le suivons à l'Agora, aux gymnases, à table, au lit; nous assistons à ses amusements avec ses amis, ou à ses disputes avec ses adversaires; nous l'accompagnons dans l'atelier d'un peintre, dans la boutique d'un marchand ou chez la belle Théodote qui pose pour

C'est pourquoi l'on ne peut moins faire que de conclure qu'un tel silence constitue une grave présomption contre l'existence historique de Jésus-Christ.

D'autres éléments, d'ailleurs, permettent de dire que, si l'inexistence du Christ peut seule expliquer le silence de l'histoire à l'égard de ce personnage, le silence de l'histoire à son tour démontre son inexistence.

Le même silence de l'histoire se constate relativement aux apôtres. Nous n'avons, en ce qui les concerne, d'autres documents que ceux qui viennent de l'Eglise, qui par là même sont dépourvus de toute valeur probative, et qui nous les font connaître non comme des hommes naturels, mais comme des êtres surnaturels ou, du moins, comme des thaumaturges, — ce qui est à peu près la même chose.

Les seuls faits historiques qui soient attribués aux apôtres — le voyage de saint Pierre à Rome, sa dispute

un portrait. Nous l'entendons, pour ainsi dire, toutes les fois qu'il parle et aussi longtemps qu'il parle. Celui qu'on entend causer, celui qu'on voit rire, ne sera jamais un dieu. Je ne sais si Jésus a jamais ri ou causé, car c'était un homme de l'Orient; mais ses biographies ne nous le diraient pas, ou plutôt il n'a pas de biographie. On ne nous parle pas de son visage; son âge même n'est pas indiqué. Il n'était pas marié sans doute, il a été de ceux *qui se font eunuques pour le royaume des cieux*; mais on n'a pas seulement pris la peine de nous le marquer en termes exprès. On ne nous dit rien de ses habitudes et du détail de sa vie. On ne nous raconte de lui que des apparitions, on ne recueille de sa bouche que des oracles Tout le reste demeure dans l'ombre; or, l'ombre et le mystère, c'est précisément ce qui est divin. Si on aperçoit quelque chose de ses passions ou de ses préjugés, c'est autant que ses disciples les partagent et les sanctifient; on n'entrevoit rien de ses faiblesses. En un mot, ceux qui nous racontent Socrate sont des témoins: ceux qui nous parlent de Jésus ne le connaissent pas, ils l'imaginent. »

avec Simon le Magicien, la rencontre de saint Pierre avec Jésus et le fameux *Quo vadis, Domine?* la mort de saint Pierre — ne se trouvent racontés que dans des livres déclarés apocryphes par l'Eglise elle-même.

On peut faire la même observation pour Joseph et Marie, les parents de Jésus, pour ses frères et toute sa famille.

Ce sont là des circonstances qui donnent plus de signification encore au silence de l'histoire à l'égard de Jésus.

EMILIO BOSSI.

Traduction de VICTOR CHARBONNEL.



Impr. spéciale de la Librairie Internationale